

*Souvenirs, souvenirs... (épisode 2)*

Il est temps de te parler ici d'André Jacquin.

Quand j'ai reçu sa lettre, il y a quelques mois, à l'époque où je commençais à t'écrire, lui et moi nous étions perdus de vue depuis près de soixante ans.

Nous nous étions connus à l'école Jeanne d'Arc, rue de Ménilmontant. Catho pure bible et de garçons, il va sans dire... Pourquoi y étions-nous devenus copains ? va savoir... Il était enfant de chœur dans ma chère paroisse mais ce n'est pas une raison... Parce que nous avions des centres d'intérêt, des goûts communs ?... Parce que le hasard ou l'ordre alphabétique nous avait placés côte à côte ? ...

Ni lui ni moi ne s'en souvient : nous nous sentions juste heureux ensemble.

J'ai peu de souvenirs assurés de l'école Jeanne d'Arc. Les confronter à ceux d'André m'a au moins permis d'éliminer ceux que je m'étais inventés.

Première certitude, et je le dis sans vanité : j'y étais ce qu'on appelle *un bon élève*. Le bon élève jusqu'à la caricature même, l'*Agnan* du *Petit Nicolas* si tu préfères, les lunettes en moins. Bon partout sauf en gym, maladroit aux billes, réfractaire aux jeux collectifs et fayot sur les bords...

C'était l'époque où j'idolâtrais mon père, il faut dire... Mon père exigeait que je sois le meilleur, comme mon oncle et mes tantes confirmaient qu'il l'avait été lui-même, et je m'y efforçais : ce que je ne comprenais pas, je l'apprenais tout simplement par cœur. Imparable, on a beau dire ! Ça tombait bien : seul de chez seul à la maison, j'avais le temps...

Je me rappelle en particulier que Monsieur J, qui assurait l'équivalent du CM2, réquisitionnait d'office le sac de billes de quiconque avait le malheur d'en laisser tomber une sur le plancher. Lequel sac de billes récompensait ensuite le meilleur élève de la semaine : Bibi, le plus souvent. Moi qui ne les risquais jamais à la régulière, dans la cour, en étais sûrement le mieux nanti : en terre, agates, pépites, calots... Tu imagines le regard des spoliés ? *L'horreur !* devaient se dire entre eux les futurs vrais libéraux...

Les futurs vrais marxistes aussi...

Dois-je préciser que j'avais en conséquence, à *Jeanne d'Arc*, aussi peu d'amis que mon père ?

Je me demande encore aujourd'hui comment André pouvait me supporter.

Autre rare souvenir d'importance (pour la suite) : un zéro en rédaction. Ce n'était pas Monsieur J qui me l'avait imposée, celle-là, mais exceptionnellement la monitrice de gym.

Pour occuper les glandeurs du banc de touche pendant que les autres s'activaient sur le terrain. J'en ai oublié le sujet mais pas l'appréciation : *Votre histoire est beaucoup trop triste. A refaire !*

Tu penses bien qu'Albert, qui avait dû signer ça, ne manquait jamais de me rappeler l'épisode pour preuve du subjectivisme qui pourrissait, selon lui, le monde littéraire...

L'entrée en sixième nous a séparés une première fois, André et moi.

Nos familles respectives ayant dû juger trop éloignés ou trop coûteux de plus pieux établissements, nous nous retrouvions au même lycée Voltaire, mais lui en *classique* et moi en *moderne*, comme tu sais... Tout au plus nous voyions-nous encore en coup de vent aux récré. Ou à la fin des cours, certains soirs, quand nos emplois du temps le permettaient : cinquante mètres ensemble à tout casser jusqu'à *Père-Lachaise*, où il prenait la ligne 2 du métro, tandis que je continuais à pied boulevard de Ménilmontant - tu connais les lieux - jusqu'à l'arrêt du 96...

De quoi pouvions-nous bien parler, sur cinquante mètres ?

Pas des filles en tout cas : il n'y en avait pas plus à Voltaire qu'à Jeanne d'Arc en ce temps-là. Nous n'avions plus de camarades communs sur qui balancer, ni même de maîtres. Le sport nous emmerdait. Les idoles d'alors n'étaient pas vraiment celles des jeunes. Quant à la télé noir et blanc chaîne unique, elle existait à peine et nos parents avaient seuls le droit d'y toucher.

Il y aurait bien eu chez nous, télé à part, des jeux de société, des boîtes de *Meccano* et même, en ce qui me concerne, un circuit de train électrique... Sauf qu'Albert étant Albert et le père d'André gendarme, nous n'allions jamais *chez nous*...

A peine donc avons-nous de quoi dire plus, en cinquante mètres, qu'on n'en dit aujourd'hui quand on dégaine compulsivement son portable pour se sentir juste exister, le temps d'un SMS, dans la pensée de l'autre...

J'aurais pourtant bien aimé qu'ils durent plus longtemps, ces cinquante mètres, même en silence. Qu'André accepte, par exemple, de continuer en ma compagnie sur le boulevard jusqu'à mon arrêt de bus, à la station suivante de sa ligne 2. Mais j'étais aussi timide que lui, et quel prétexte invoquer ? Nous nous étions déjà tout dit et nos cartables pesaient des tonnes...

Je suppose que l'idée m'est venue, plus tard, pendant les grandes vacances, à force de m'exalter en boucle sur mes romans et mes BD, autant d'histoires même pas plus *vraies* que celle qui m'avait valu le premier zéro en rédaction de ma carrière...

Tentons de restituer le raisonnement :

Si des mots de moi, écrits sans malice par pur devoir, avaient su exalter l'émotion d'une mono jusqu'à la rage, pourquoi n'auraient-ils pas su exalter en revanche, et délibérément cette fois, l'intérêt et le plaisir de quelqu'un qui m'était autrement cher ?...

Si j'étais capable de m'inventer pour la bonne cause des fautes extrêmes auprès de l'abbé D, pourquoi ne me serais-je pas inventé des exploits non moins extrêmes auprès d'André ?

D'autant qu'il suffirait, pour me disculper de toute vantardise, de les reconnaître d'avance aussi faux que mes romans et mes BD ?

Et puis l'éclair, qu'un pro du marketing dirait *de génie* !

N'est-ce pas toi, Fabrice, qui dénonces cette *hyperpersonnalisation* du produit destinée à « *optimiser le destin de chacun* » ?

Après tout, c'était André ma cible !

Si, au lieu de lui raconter mes supposées aventures, je lui racontais *les siennes* ?

*Les aventures de Jacquin* furent mon premier roman. Un *mixed* d'Hergé, de Franquin et d'Enid Blyton sous forme de feuilleton d'une cinquantaine d'épisodes rédigés tout au long de notre classe de cinquième. Chaque soir où notre emploi du temps le permettait, je lisais l'un d'eux à André, entre *Père Lachaise* et l'arrêt du 96, en y mettant le ton : huit pages manuscrites et illustrées en couleurs qui s'achevaient chaque fois, comme il se doit, par un suspense insoutenable...

Outre qu'André ne refusait jamais de m'accompagner, il portait mon cartable...

Je devais entrer l'année suivante en quatrième technique, sa cour à part, ses horaires décalés et la planche à dessin qu'il fallait trimballer jusque dans les transports publics. C'est là que j'ai perdu de vue mon héros.

Il vit aujourd'hui dans un petit village de sa Haute-Saône familiale qui est à Vesoul ce que Montourtier est à Laval.

Tout cela est *vrai*, tu pourras lui demander.

(à suivre...)